

La Maladie Silencieuse

UN FILM DE MARTINE LANCELOT

LE SUJET

Au retour d'un séjour de trois mois en Afrique, j'ai appris que j'avais contracté le virus de l'Hépatite C. Devant moi s'ouvrait plus d'une année d'un lourd traitement après laquelle je saurais si j'avais réussi à rejeter le virus, au moins pour un "certain" temps.

Comment allais-je vivre ce temps ? Ce grand vide à combler, sans savoir quelles seraient les conditions physiques et psychologiques de cette longue parenthèse. Un temps où j'aurais dû réaliser un film, si la maladie et le traitement ne s'étaient pas invités dans ma vie.



FILMER

Dès le premier jour du traitement, j'ai commencé à tenir un journal. J'ai pris des photos. Puis un jour, j'ai eu une caméra. Filmer, ce qui était à la portée de ma fatigue et de mon enfermement... sentir que tourner allait m'aider à supporter le traitement, à ne pas l'arrêter, pour continuer à vivre. Et puis... sortir de mon appartement pour d'autres images. La chance d'avoir une "troisième thérapie" à portée de ma main.

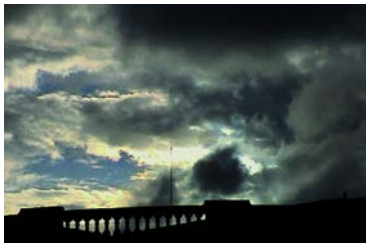
Je découvre ce qu'est cadrer. Sur mes autres films, je ne tiens jamais la caméra. Ca me fascine, j'aime ça, je suis dans le besoin de filmer, dans le désir de filmer. Je suis enfermée dans une bulle avec ma caméra. Je

m'isole, je deviens partie intégrante de ce que je filme. Je suis dans un cocon, je mets la souffrance à distance. Ce que je vois, comment je le vois, je ne l'avais jamais vu auparavant. Ma maladie m'offre un nouveau regard, plus perçant, ma vue devient mon sens le plus aiguisé.

Mon inspiration ne peut venir que de ce qui m'entoure, je ne peux changer le réel et pourtant il se modifie. Il est surprenant, étrange, surtout quand j'explore l'infiniment petit. Le traitement terminé, la convalescence arrive, je continue d'engranger des images. Je dois arrêter, je ne suis plus dans le traitement. Je dois prendre du recul.

Alors, je me rends-compte que je n'ai fait que continuer ce que je fais depuis des années : des films. Mais quel film ?

Comment moi, cinéaste, malade, je me suis créée une nouvelle vie.



FAIRE LE FILM

J'ai devant moi des images, des notes écrites et un journal. Un film, dont le scénario et la mise en images se sont construits au jour le jour, peut prendre vie. L'importance du propos n'est pas ce qui m'est

arrivé, mais ce que j'en ai fait. Dans mes autres films je raconte des moments d'histoires des autres, ici, je me confronte à raconter un moment de ma vie mesurée à la maladie, à la peur de la mort. Je deviens un instant de fiction, je crée un imaginaire par mes images et sur celles-ci j'intègre la parole du quotidien de la maladie.

A travers l'objectif je suis spectatrice et participante d'une réalité qui se déroule, dans laquelle je n'ai pas la force d'intervenir : c'est un chien blessé, les mouettes qui entrent et sortent du cadre, les couleurs des caniveaux, des ciels, la lumière sur les arbres, la matière rugueuse des pierres, mon ombre sur le sable, la nuit sur la mer, la présence d'amis ...

Et les mots de la douleur, de l'attente, des doutes, des abandons, des passages à l'hôpital, des venues des infirmières... Des situations communes aux malades, mais que je transcende par un film ; avec la conviction qu'en existant, il refermera définitivement cette parenthèse de la maladie.

L'INTENTION

Le bonheur, comme la santé, ne se réalisent qu'à postériori. Le malheur et la maladie, par contre, se prennent toujours de plein fouet. Mais le passage par cette épreuve, qu'elle qu'en soit l'issue, est une ouverture positive vers le monde. J'ai aspiré à rechercher la beauté et je l'ai trouvée, elle était là, tout près.



Cette expérience est bien sûr extrêmement personnelle, si j'en ai fait un film, c'est aussi pour apporter quelques réponses à ceux qui sont ou vont entrer dans cette épreuve qui semble durer une éternité, aussi pour leur dire qu'avec un désir, pour moi celui de filmer, on peut changer le quotidien. Et pour les *"biens portants"*, qui ne se sentent pas forcément concernés, leur apporter un autre regard sur *"la qualité de vie"* des malades.

La maladie est taboue, tout comme la mort, on évite d'en parler pour des raisons diverses : pour protéger les proches, pour ne pas se couper du monde qui nous rejette très vite. La maladie, surtout lorsqu'elle est grave, nous réduit aux yeux du monde à des *"légumes"*.

La honte de ne pas être comme les autres participe aussi d'une mise à distance des autres, leur agitation n'atteint plus la sphère de silence dans laquelle je me suis souvent isolée. On tombe dans le mensonge pour éviter certains problèmes, mais au bout d'un moment la vérité est moins dure à porter que le mensonge. C'est à l'aveu de la maladie que l'on reconnaît les amis.

Mon intention peut sembler contradictoire, elle exprime par une boulimie d'images le positif de ma démarche, qui, dans un certain sens, va m'aider à guérir, et elle révèle par le commentaire le négatif du traitement.

Le rythme des images est lent, statique, à la cadence de ma fatigue pendant le traitement. Parfois, je dois réduire mes prétentions, la caméra manque de stabilité, dû à mon essoufflement, et je ne peux pas me servir du pied de la caméra qui est trop lourd à transporter.

Les humains sont quasiment absents pendant le traitement, mais avec la convalescence, ils apparaissent petit à petit. Cette absence est due, d'une part à une fragilité qui détermine l'inconnu comme un danger, et d'autre part

d'un mouvement instinctif vers la nature. Dans les étendues vides d'intrus, je m'approprie tout l'espace par protection.

Éléments de la nature ou animaux, ils ont donné vie à mes images, ils transmettent l'information. L'expression de ma totale solitude, de l'isolement dans lequel me met la maladie, de l'incompréhension des autres transparait dans ces images où seule reste mon ombre sur le sol, ou bien lorsque je renvoie dans un miroir l'image de mon regard.

Mon univers est filmé à hauteur de ma fatigue, de mes positions de replis pour enfermer la douleur. Le monde est en perpétuel mouvement et moi je suis figée, le moindre geste requiert des trésors d'efforts.

Le temps qui passe est scandé par les ordonnances et analyses de sang qui petit à petit s'entassent. Les saisons défilent dans la pousse des fleurs sur les rebords de fenêtres de mon appartement et par les paysages lors des sorties.

Souvent fatiguée, je suis obligée de m'allonger, je filme au ras de la terre, ou couchée sur le dos, tournée vers le ciel. D'autres fois, par peur de tomber, c'est plutôt vers le sol que je me penche, et la caméra découvre des tableaux cachés dans le bitume.

L'eau est très présente, elle nettoie, lave de toutes les impuretés. Quand elle est mer, elle est attirante et dangereuse... quand elle coule dans les caniveaux, ce qu'elle charrie de saletés se métamorphose en formes.

Avec cette maladie, la perception des sons se modifie, l'ouïe devient plus fine, c'est agréable pour ceux qui évoquent le calme et la sérénité, mais pour d'autres, c'est insupportable. L'agréable, c'est le ressac des vagues, le bruissement d'ailes des oiseaux, le fréuissement du vent dans les arbres, une cloche au loin, des rires d'enfants... ce qui fait mal, c'est la circulation des voitures, des avions, des humains lorsqu'ils haussent le ton...

MARTINE LANCELOT

